

LE SECRET DE

Alma



NELLY TOPSCHER

Extrait : Le secret de Nina

Chapitre 1

Le visage grave, la jeune femme termina rapidement de se préparer. D'un geste nerveux, elle attrapa le chapeau qui trônait sur son lit. Un pâle sourire naquit sur ses lèvres en se remémorant la soirée de la veille. Elle avait fêté ses vingt-et-un ans et ce joli chapeau lui avait été offert par ses parents. Elle s'en était voulu de recevoir ce présent alors que la plupart des Bordelais ne pouvaient se permettre ce genre de folies en ces temps agités. Son père l'avait rassurée comme à chaque fois : « Prendre un peu de bon temps ne signifiait pas oublier », lui avait-il simplement dit alors que le regard bleu de la jeune femme s'était voilé d'une certaine tristesse mêlée de culpabilité.

Anne couvrit sa tête de ce chapeau en feutre bleu. Elle se mira quelques secondes et soupira. Elle était enfin majeure. Cela ne changeait rien et pourtant, déjà, dans sa tête, son passage à vingt-et-un ans changeait tout.

Peu après, elle descendit les escaliers de la demeure bourgeoise où elle était née. Sa mère, en cuisine, posa un regard plein de reproches sur elle.

— Tu vas encore sortir à cette heure et rejoindre ces gens ?
attaqua-t-elle.

— Je serai rentrée avant le couvre-feu, dévia Anne qui n'avait pas envie de se disputer avec sa mère.

— Tu crois vraiment que ça va changer quelque chose ?

— Maman, il faut bien essayer d'agir !

— Mais c'est dangereux !

— Pas plus que de rester à ne rien faire, et attendre que l'ennemi nous tue à petit feu, cracha la jeune femme.

— Anne, fais attention à ce que tu vas dire...

La voix de son père s'envola et envahit la cuisine. Aucune colère n'émanait du conseil. Anne pivota sur elle-même et fit face à l'homme qui l'aimait plus que tout. Il connaissait son tempérament de feu et soutenait sa rébellion. Lui-même partageait les idées de sa fille et faisait ce qui lui semblait juste. Toutefois, il voulait que tout se passe dans le respect des idées de chacun. La mère de Anne s'inquiétait pour son mari et sa fille mais, habituée à courber l'échine, elle se taisait la plupart du temps. Elle était de leur côté mais n'était pas active. Rester dans sa petite vie lui convenait parfaitement.

Anne sourit à son père et quitta la maison sur un dernier clin d'œil espiègle.

Elle arriva sur le trottoir et accéléra le pas, presque malgré elle. Elle râla intérieurement. Elle ne se sentait même plus tranquille dans son propre pays, sa propre ville.

L'occupant était présent quasiment à tous les coins de rue et Anne ne supportait pas cette ambivalence qui la tenaillait. Elle détestait ces Allemands qu'elle croisait, qui faisaient régner le chaos dans sa région, et d'un autre côté elle savait que la plupart ne faisaient qu'obéir. Si certains partageaient les idées véhiculées par leur chef, bien d'autres ne faisaient que répondre à des ordres.

Pensive, elle arriva presque sans s'en rendre compte devant l'immeuble où elle allait retrouver sa bande. Par instinct, elle scruta les alentours. Elle s'assura que personne ne la voyait dans cette rue pourtant peu fréquentée. C'est une fois pleinement rassurée qu'elle consentit à prendre les petits escaliers sur le côté. Peu après, elle arriva au sous-sol.

— Ah, te voilà, Anne ! s'écria un garçon en s'approchant d'elle.

La jeune femme lui sourit gentiment et ce dernier baissa la tête, rougissant. Elle savait qu'elle le troublait. Antoine, trop timide, ne tentait aucune approche, se contentant de la dévisager dans des tentatives qu'il pensait discrètes. Anne, pas

particulièrement intéressée par le jeune homme, restait néanmoins très amicale.

Les autres personnes présentes la saluèrent avec joie. Elle était très appréciée de tout le monde et elle rayonnait de sa bonne humeur dans tous les endroits où elle arrivait.

Des sanglots et reniflements attirèrent l'attention de Anne.

— Suzanne ? Que se passe-t-il ? interrogea la nouvelle arrivée.

La femme en pleurs releva son visage ravagé de tristesse et hoqueta. Anne commença à paniquer. Suzanne était une femme forte, veuve ayant perdu son mari dès le début de la guerre, elle n'avait jamais flanché. Du moins, pas en public, pas dans cette cave qui leur servait de QG depuis déjà quelques mois.

Anne plongea son regard dans celui d'un homme bien plus âgé qui se tenait à côté de Suzanne.

— Ils sont venus à l'école, dit-il simplement.

Ce « ils », tout le monde devinait ceux qu'il désignait. Un simple pronom pour parler avec rage de l'ennemi.

— Mais pourquoi ?

Anne ne comprenait pas. C'était la première fois qu'elle entendait que les Allemands se déplaçaient vers des enfants et des enseignants.

— Une famille a été raflée ce matin près du quartier Jaurès. Le petit était à l'école.

— Je n'ai rien pu faire ! cria soudain Suzanne.

L'enseignante s'effondra en gros sanglots en revoyant la scène et tenta tant bien que mal de raconter.

Les soldats allemands étaient entrés avec fracas dans la petite salle de classe, armes aux mains. L'étoile jaune cousue sur le chandail du gamin avait suffi à désigner David. Suzanne s'était interposée mais, face au fusil brandi vers elle, elle n'avait pas eu d'autre choix que de laisser partir l'enfant. Il n'avait même pas pleuré. À six ans à peine, il se résignait déjà à son sort de Juif et c'est presque la tête haute qu'il avait suivi ces deux hommes.

Le silence plomba encore plus la cave. Tous savaient qu'ils ne reverraient pas David.

— Faut qu'on fasse quelque chose, décréta soudain Anne.

— Nous n'arrêtons pas, et tu le sais. Nos actions arrivent à les mettre en difficulté. Mais nous ne pouvons pas être partout.

Anne ancrâ son regard bleu dans celui du chef de ce réseau de résistants. André Grandclément avait donné l'impulsion en Aquitaine et le petit groupe dans la cave s'était réuni presque par hasard. Jean était, du fait de son charisme naturel, devenu le leader de ce groupuscule.

— Ils décident de s'en prendre à des enfants, maintenant. Des gosses qui ne comprennent rien à la Guerre.

— Tu proposes quoi ? défia Jean, qui adorait le côté tête brûlée de la jeune femme.

— Faut les protéger. Au moins ceux qui côtoient nos écoles, car je sais qu'on ne pourra pas empêcher toutes les rafles. Et peut-être que certaines familles nous confieront leurs petits.

— On les emmène où ? On en fait quoi ? On s'en occupe comment ? Des gamins, ça ne passe pas inaperçu.

Anne soutint le regard de Jean. Il restait bienveillant. Il souhaitait simplement qu'elle essaie de réfléchir posément.

— J'en parle à mon père à mon retour. On a plusieurs domaines viticoles.

— Anne, les Allemands font aussi main basse sur notre vin. Ils veulent nos grands crus sur leurs tables.

— Ils auront nos vins, mais pas nos enfants.

Jean soupira, vaincu. Anne n'en ferait qu'à sa tête et il préférerait encore la soutenir que la mettre en danger. Il avait promis à son père de veiller sur elle.

— Je viendrai m'entretenir avec ton père et avec toi demain matin, ça te va ?

La jeune femme hocha la tête. Tout était donc réglé pour elle. La réunion pour laquelle elle était venue pouvait vraiment commencer. Agir pour résister à l'ennemi était ce qui la faisait tenir debout.

Chapitre 2

Les deux hommes, leur verre de vin à la main, essayèrent tant bien que mal de retenir leur sourire devant la jeune femme qui défendait becs et ongles son idée depuis de très longues minutes. Ils devaient bien reconnaître qu'elle était très convaincante.

Marthe fixa sa fille avec une certaine fascination. Anne avait bien plus de caractère qu'elle et prenait position pour ses valeurs. Les temps avaient changé et les femmes avaient de plus en plus voix au chapitre.

En regardant leur fille, les époux Rinnagel éprouvèrent une vague de fierté parentale. Leur fille irait loin.

— Avez-vous fini votre plaidoirie, Maître Rinnagel ? taquina son père après qu'elle se fût enfin tue.

Anne lui offrit un sourire désarmant. Elle était faite pour devenir avocate, elle le savait depuis bien longtemps. Pour l'heure, elle prenait des cours mais servir son pays était sa priorité et elle cumulait les actes de bénévolat. Du moins, c'était cette image qu'elle renvoyait. Peu savaient qu'elle était membre de la Résistance.

— Louis, ta fille est très douée, fit Jean, touché par l'éloquence de celle-ci..

— Je sais bien.

— Alors papa, tu nous la prêtes la maison à Cénac ?

— Cela reste risqué, ma chérie. Les Allemands sont partout, même si a priori personne n'en a vu par là-bas.

— Nous serons prudents mais papa, on ne peut pas laisser des enfants être pris avec leurs parents. On sait tous qu'ils ne reviendront pas.

— Mais tu sais que le bouche-à-oreille va vite fonctionner. Tu ne pourras peut-être pas tous les prendre en charge si des familles te sollicitent.

— Déjà, faut essayer. Après, nous verrons. C'est bon alors ?

Louis secoua la tête, totalement vaincu. Il préférerait encore l'aider plutôt que la laisser n'en faire qu'à sa tête.

— Et vous allez les transporter comment ?

— J'en ai discuté avec Antoine. On prendra la camionnette de son frère. Il trouve que c'est une bonne idée.

— Ce garçon ferait n'importe quoi pour toi Anne, et tu l'ignores superbement, intervint sa mère, gentiment.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec un garçon.

— Un jour, il te faudra te marier, ma fille.

— Un jour, mais pas aujourd’hui, maman. J’ai autre chose de plus utile à faire.

Personne n’insista, ne voulant pas prendre le risque de mettre la jeune fille en colère.

— Je vais parler à Suzanne. À l’école, il doit bien y avoir d’autres gamins juifs en sursis, annonça Jean, prêt enfin à suivre Anne dans son idée.

La jeune femme frappa des mains, satisfaite d’elle-même. Le repas se poursuivit plus calmement jusqu’au dessert.

— Anne, je te demande de venir à cette soirée, fit son père, l’air de rien, après en avoir parlé avec Jean.

Une soirée était organisée dans un hôtel occupé par des Allemands. Louis était un banquier très influent sur Bordeaux. Son statut lui permettait d’être très bien vu par beaucoup et il avait su s’intégrer auprès de l’ennemi. Sa position lui permettait aussi de glaner des informations qu’il transmettait à Jean ou à sa fille.

— Oh non, tu ne peux pas m’infliger cela, papa...

— Ils ne comprennent pas pourquoi on ne te voit jamais à nos côtés. Cette fois, je ne te laisse pas le choix. Tu dois te montrer un peu.

— Et je suis obligée d’être aimable.

— Tu peux le faire, ma chérie. Ils ne sont pas tous mauvais.

— Je l'espère, mais les grands pontes sont souvent d'accord avec le Führer.

— Ce sera l'affaire de quelques heures. Tu serres des mains, tu souris, échanges deux mots et, surtout, tu laisses traîner tes oreilles.

Elle sourit. Son père avait trouvé l'argument décisif pour la convaincre que cette soirée pourrait être utile.

Plus tard, dans son lit, Anne imagina des tas de stratagèmes pour mettre des enfants à l'abri. Elle espéra alors apprendre des tas de choses à cette fameuse soirée.

Chapitre 3

Les deux jeunes gens discutaient de manière animée dans ce petit troquet où ils avaient l'habitude de se retrouver.

— Comment peux-tu accepter ça ? pesta Antoine en écrasant son mégot de cigarette d'un geste rageur dans un cendrier.

S'il était plutôt timide dans ses tentatives amoureuses envers Anne, il se montrait un résistant engagé qui avait une haine farouche des soldats ou officiers ennemis.

— Mon père ne me laisse pas le choix, cette fois. Mais cela peut aussi être utile.

— Rêve pas ! Ils ne vont pas te donner des infos. Ils seront là pour se distraire dans cet hôtel particulier qu'ils nous ont volé. C'est une bombe qu'il faudrait poser plutôt que d'aller pavaner.

— Calme-toi, s'il te plaît. Je vais aller à cette soirée, je vais offrir à tous mon plus beau sourire. Je vais jouer mon rôle à la perfection. Et s'il y a des choses à glaner, ça sera la cerise sur le gâteau. Faut parfois aussi donner de notre personne. Comment crois-tu que mon père arrive à nous donner toutes ces infos ? Il est bien obligé de côtoyer notre ennemi.

— Et si un jour l'ennemi devient convaincant ? soupira Antoine.

En une fraction de seconde le regard bienveillant de Anne se transforma en fureur.

— Ma famille ne deviendra jamais collabo et je t’interdis d’y penser même une seconde ! cria-t-elle.

Les rares clients du café, dont deux Allemands, tournèrent leurs têtes dans leur direction. Anne venait d’attirer l’attention sur elle, chose qu’elle détestait. Le couple d’amis était assez loin pour que personne ne capte le contenu de ses paroles, mais le haussement de voix avait été perçu. Un des Allemands posa son regard sur elle avant de s’en désintéresser aussitôt.

— J’espère vraiment, Antoine, que tu ne pensais pas ce que tu as dit, relança la jeune femme radoucie.

Elle devait en avoir le cœur net. Le jeune homme ankra son regard marron en elle.

— Je ne sais plus quoi penser, si tu veux vraiment savoir. Des gens qu’on connaît peut-être dénoncent des familles juives et vont jusqu’à leur dire où se trouve un enfant innocent. Alors tu sais, que des membres de notre réseau passent de l’autre côté ne m’étonnerait pas. Plus rien ne m’étonne, en fait.

L’histoire du petit David qui avait été pris à l’école avait marqué les esprits.

— Antoine, ma famille n’est pas ainsi. Je ne suis pas ainsi.

— Je sais. Excuse-moi.

Anne adressa un sourire d'apaisement à son ami. Il y avait des périodes difficiles à vivre dans leur quotidien qui ne leur appartenait plus vraiment.

Peu après, les deux jeunes gens quittèrent le troquet. Ils s'éloignèrent un peu du centre-ville pour rallier le quartier où se trouvait l'appartement familial d'Antoine. Le jeune homme entraîna son amie vers un garage situé au bout de la rue.

Anne sourit en découvrant le frère d'Antoine près d'une camionnette. Ce véhicule était déjà plein de promesses pour la jeune femme. Elle posa ses yeux bleu clair sur son ami.

— Tu sais conduire ?

— Ben oui, tu crois quoi ? rétorqua Antoine, soudain piqué au vif.

La jeune femme l'avait souvent vu à vélo, mais encore jamais au volant d'un véhicule à moteur.

— Antoine m'a expliqué votre idée. Elle me plaît bien, mais je la trouve dangereuse, fit le propriétaire de la camionnette.

— En ce moment, tout ce que l'on fait peut représenter un danger dès lors que nous refusons d'être des moutons. Puis, on sera prudents.

— Est-ce que je pourrais vous aider autrement qu'en vous prêtant mon camion ? demanda Gilbert.

— Tu ne voulais pas t’investir personnellement l’autre soir !
s’étonna Antoine.

— Oui, c’est vrai, mais vous êtes jeunes et je me dois de veiller
sur vous.

— Tu n’as que deux ans de plus que moi. Tu parles d’un aîné,
toi.

Gilbert appuya son dos contre la camionnette et grimaça. Sa
jambe le faisait souffrir. Il posa sa main sur son membre
meurtri et le massa doucement.

— Au front, ces salauds m’ont eu les premiers, alors si dans
mon existence de soldat blessé je peux leur mener la vie dure,
c’est avec plaisir. J’ai beaucoup réfléchi. J’ai envie de rallier le
réseau mais je suis un estropié. Est-ce que cela vous sera utile ?
Un voile de tristesse passa dans son regard. Il avait été fier
d’être appelé sous les drapeaux pour servir sa patrie mais un
éclat d’obus avait réduit sa bataille à néant. Il s’estimait
chanceux d’être encore en vie, mais savoir que d’autres se
battaient vraiment alors que lui restait chez lui rendait le besoin
d’être utile de plus en plus vif.

— Peu importe ta blessure. Tu nous seras très utile. Déjà, tu
connais ton véhicule, puis Jean te trouvera sûrement d’autres
missions, fit Anne, avec qui tout apparaissait simple.

La déception s’afficha aussitôt sur le visage d’Antoine.

— T'inquiète, frangin, je te laisserai conduire cette camionnette, rassura Gilbert qui avait remarqué le changement d'attitude de son cadet.

Anne éclata d'un rire cristallin en voyant l'air penaud de son ami.

— On se retrouve ce soir à la réunion, conclut-elle en les laissant sur un petit signe de la main.

Ces réunions devenaient l'objectif de vie de la jeune femme et de ses amis. Elle avait hâte, après avoir vu la camionnette, de pouvoir conduire des enfants en sécurité. Son père lui avait confié les clés de la propriété de Cénac après s'être assuré que l'occupant n'était pas des plus présents dans ce coin-là. Il ne lui restait plus qu'à rendre concret ce que son imagination débordante lui dictait. Elle avait tout imaginé dans les moindres détails et savait que son entreprise réussirait.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

